

LE JOUR, 1946
13 OCTOBRE 1946

POUR LES INTELLECTUELS EN CHOMAGE

Nourris de lettres et de sciences, ils sont embarrassés de leur existence. Rêveurs devant leurs diplômes aux lettres ornées et grasses, ils trouvent maigres les ressources qui viennent du savoir.

Et ils se demandent comment tant de littérature, tant de problèmes résolus et tant de philosophie peuvent être impuissants à faire vivre un homme. Ils envient ceux qui trouvent l'aisance dans un agiotage sans gloire et, au lieu de connaître quelque consolation dans les chefs-d'œuvre de l'esprit, ils s'aigrissent à mesurer les maux de ce temps et la dureté de ceux qui gouvernent.

Tous les intellectuels de la terre sont en crise. Pendant que les machines se perfectionnent et qu'elles suppriment ou réduisent le travail humain, eux se multiplient.

Tandis qu'augmente le savoir, les chances de ceux qui savent diminuent. Il finit par y en avoir trop comme il y a trop de canne à sucre ou de café certaines années.

Le malheur, c'est précisément que le travail se raréfie pendant que la science augmente. L'intervention de l'homme devient de moins en moins nécessaire ; la machine à calculer remplace le calculateur.

Nous autres, parce que le champ de travail est de plus en plus limité, limiterons-nous celui de l'intelligence ?

Nulle part la situation n'a plus d'acuité que chez nous. Si nous ne faisons pas de diplômés, nous périssons ; et, en l'état des choses, si nous en faisons trop, nous périssons.

Mais, ce siècle est celui de l'égalité ; et l'accès à la connaissance sera chaque jour plus facile. Le besoin de connaître, on ne le freine pas, on ne l'endigue pas. Et, plaise au ciel que le plus humble des hommes se mette à connaître un jour tout la vie !

La vérité, c'est que la science doit cesser d'être un luxe, et ses détenteurs se croire des seigneurs. La vérité, c'est que le plus vaste savoir doit rester compatible avec les travaux les plus humbles.

Spinoza écrivait l'Ethique en vivant du polissage des verres pour les instruments d'optique. Faisons au besoin comme lui.

Le temps du mandarinet des gens de lettres est révolu (et leur dégoût puéril du travail des mains).

Il faut savoir cultiver la terre même quand on est poète et faire œuvre d'architecte en n'étant même que maçon. L'œuvre n'en sera que plus belle. L'antiquité, le Moyen-âge et la renaissance ont connu cela. Ils ont mis dans besognes les arts manuels et le génie ensemble. Virgile a vécu les Géorgiques avant de les écrire. Les constructeurs géniaux des grandes cathédrales, c'est à peine si on connaît leur nom. Michel-Ange travaillait comme un forcené.

Il n'y a aucune folie à désirer la culture sans vouloir absolument vivre d'elle ; à consentir à devenir licencié et docteur sans pour cela devenir exigeant et pédant.

Ces graves paroles n'empêcheront pas malheureusement les candidats à l'émigration de devenir trop nombreux au Liban. Déjà, leurs démarches nous inquiètent ; Il ne suffit pas de leur faire des discours pour changer la direction de leurs rêves. Mais s'ils consentent à modérer leurs ambitions, l'Etat peut et doit alors venir à leur secours.

Ce sont les bacheliers, les licenciés et les docteurs qu'il faut recenser. Le seul chômage dramatique est le leur (qui est souvent celui des employés de l'industrie et du commerce). Ce sont les jeunes hommes qui portent dans leur tête les audaces et les découvertes de demain qu'il faut aider.

Et si l'effort commençait par une aide seulement morale, il ne serait pas vain.

L'indifférence de l'Etat dans ce domaine fait le découragement de l'élite. Le Liban est ainsi fait qu'il mériterait d'avoir une organisation qui ne fasse que cela : s'occuper de ses intellectuels et, sans s'abaisser à les livrer au trafic des bénéfices et des prébendes, les aider à trouver leur voie...

C'est d'une double activité que viendra le salut : l'activité des intéressés et celle de l'Etat.

Car nous ne nous résignerons pas à voir tomber le nombre de ceux qui aspirent à connaître la distance et la substance des étoiles ; non plus qu'à les voir partir, comme leurs ascendants de jadis qui firent de l'Etoile Polaire, leur phare. Nous voulons, avec la science, conserver au Liban ceux qui la représentent.

Nous ferons donc des prodiges pour tirer de notre terre ce qu'elle contient. Et les philosophes, de leur côté, daigneront reprendre en mains les outils abandonnés par le paysan attiré par la ville. Ils donneront au peuple un salutaire exemple.

Non ! Nous ne nous laisseront pas mourir.

Que les diplômés fassent comme les autres citoyens ; qu'ils se groupent et qu'ils se défendent !

Alors, en allant même un peu au-delà de ses forces, l'Etat fera pour eux ce qu'il pourra.